

Extrait de

Crack Capitalism

John Holloway

(Éditions Libertalia, 2016)

Plus d'informations sur editionslibertalia.com

NOUVELLES MÉLODIES DES LUTTES, NOUVELLES PERSPECTIVES THÉORIQUES

Nous présentons la réédition de ce livre à un moment où la pertinence des argumentations qui s'y trouvent nous semble encore plus forte qu'en 2012 lors de sa première publication en français. Nous espérons qu'il apparaîtra comme une proposition théorique très stimulante pour nombre de celles et ceux qui aspirent à en finir avec le capitalisme, et donc à tisser dès maintenant de nouvelles relations sociales et de nouveaux rapports avec la nature. C'est du reste cet intérêt vivace que nous avons déjà constaté à l'occasion des présentations de Crack Capitalism que nous avons pu faire dans différents lieux et qui ont provoqué des échanges nourris et chaleureux.

Ce livre, qui a sa propre musicalité, détient en effet un fort potentiel émancipateur. Qui plus est, il se déploie comme une proposition dérangeante pour les routines intellectuelles et politiques. Il se refuse à présenter un nouveau paradigme salvateur qu'il suffirait en quelque sorte de consommer, devant lequel tout un chacun n'aurait qu'à s'incliner. Il est une invitation à chercher ensemble une issue, pour nous et par nous qui constituons l'humanité, dans une configuration mondiale de plus en plus trouble et chaotique. Or pour aller vers l'émancipation, il nous faut emprunter des chemins de compréhension qui ne s'offrent pas à notre regard de façon évidente. Si l'on considère la théorie comme une pratique plus cruciale que jamais, afin de donner leur sens et leur efficacité aux autres pratiques

et en particulier aux luttes de toutes sortes qui jaillissent partout dans le monde contre le capitalisme, ce livre qui s'appuie sur de nombreuses expériences et une recherche conceptuelle approfondie ouvre en lui-même une brèche salutaire dans notre paysage intellectuel, qu'il soit sociologique, philosophique, politique ou social.

Malgré le retentissement international de ses textes, John Holloway n'a suscité pendant longtemps qu'un faible intérêt dans l'Hexagone. La situation a sensiblement évolué depuis quelque temps, avec l'accueil de la première édition en français de Crack Capitalism nécessitant aujourd'hui sa réédition, avec la publication de nouveaux textes de ce penseur comme Lire la première phrase du Capital (Libertalia, 2015) et à la suite de commentaires déjà nombreux qui sont l'amorce d'une discussion riche et prometteuse**.*

Il semble toutefois nécessaire de préciser ici dans quelle constellation intellectuelle se situe ce chercheur. Quelles que soient les dénominations qui leur sont données – marxisme ouvert, critique de la valeur, théorie critique –, ces approches sont animées par une critique

*On peut retrouver bon nombre de textes inédits de l'auteur dans Variations, revue internationale de théorie critique (variations.revues.org/90) et notamment l'épilogue de son précédent livre.

** Parmi les auteurs ayant apporté leur contribution à un débat autour de Crack Capitalism, il faut citer Jérôme Baschet, Adieux au capitalisme. Autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes, Paris, La Découverte, 2014; Philippe Corcuff, Enjeux libertaires pour le XXI^e siècle par un anarchiste néophyte, Paris, éditions du Monde libertaire, 2015; Dietrich Hoss, Trente-trois thèses et une question, <http://variations.revues.org/387>; Alexander Neumann, Après Habermas, la théorie critique n'a pas dit son dernier mot, Paris, Delga, 2015.

profonde du capitalisme, cherchant à déborder les cadres conventionnels du « marxisme traditionnel », mais aussi les catégories classiques de la pensée elle-même. Aborder ce livre, c'est donc d'abord se confronter à des présupposés négatifs : le capitalisme est une catastrophe, engagée dans des logiques de mort et de destructions inévitables. Ce présupposé pratique et indiscutable en amène un second : le désastre capitaliste appelle l'urgence nécessaire de s'en débarrasser, alors que toutes les méthodes anticapitalistes classiques, aussi bien celles dites « révolutionnaires » que « réformistes », apparaissent historiquement condamnées.

*Cette première piste fut développée par John Holloway dans *Changer le monde sans prendre le pouvoir*, le sens de la révolution aujourd'hui* au début des années 2000, livre qui lança un débat mondial parmi les intellectuels critiques et les multiples composantes du mouvement altermondialiste. Dans *l'Hexagone*, *Changer le monde sans prendre le pouvoir* fut davantage commenté – et plutôt condamné – par les théoriciens et les journalistes de gauche que partagé par les acteurs du mouvement social. L'auteur y expliquait que l'État ne fonctionne que comme un nœud dans le tissu des relations sociales capitalistes ; qu'il n'est pas une entité à part dont le contrôle permettrait de changer radicalement les rapports sociaux. En avançant que « ce n'est pas par l'État que l'on peut changer le monde », il mettait en cause toutes les stratégies visant à accéder au pouvoir ou à prendre le pouvoir. De façon corollaire, il*

*John Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir*, Montréal/Paris, Lux/Syllepse, 2007.

contestait la validité des démarches visant à construire et à faire vivre des partis dans ce but ultime qui l'emporte sur tout le reste : prendre le pouvoir d'État d'une façon ou d'une autre. Car dans une telle perspective, les partis dissolvent les aspirations émancipatrices en leur sein et autour d'eux. In fine, à la tête d'un État, ils s'avèrent inévitablement répressifs et sourds aux aspirations des gens. L'expérience de la gauche radicale au pouvoir en Grèce nous l'a par ailleurs rappelé.*

*En argumentant ainsi en substance, John Holloway s'attirait l'hostilité de nombreux intellectuels radicaux attachés et marqués par une conception traditionnelle de la politique ; une tradition où il convient de laisser le soin aux dirigeants et aux militants professionnels d'éclairer les masses et de leur apporter ainsi une émancipation pré-définie. Face à sa critique radicale, certains préférèrent ne la considérer que comme une expression théorique exotique liée au zapatisme. Elle traduisait, selon eux, l'égarément désolant mais passager d'un mouvement altermondialiste en quête d'orientation. Depuis, plusieurs auteurs ont poursuivi la critique de Daniel Bensaid contre les thèses de *Changer le monde sans prendre le pouvoir* sous une forme plus mesurée, mais sans prendre en compte les argumentations développées dans *Crack Capitalism*** . Il est vrai que la formulation inverse, changer le monde en*

*À lire sur le blog des éditions Libertalia, le texte d'une intervention de John Holloway sur l'évolution de la situation en Grèce de 2008 à août 2015, Trois fois non (<http://editionslibertalia.com/john-holloway-trois-fois-non>, septembre 2015).

**Voir Olivier Besancenot et Michael Löwy, *Affinités révolutionnaires. Nos étoiles rouges et noires*, Paris, Mille et Une Nuits, 2014, pp. 171-177. Voir également Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014, pp. 132-133.

prenant le pouvoir, a perdu beaucoup de sa séduction depuis les années 1990, ce qui incite probablement certains à être plus attentifs à la façon dont John Holloway aborde les questions liées à l'État et à ses institutions.

En fait, et notamment à partir de l'exemple du soulèvement zapatiste de 1994, John Holloway – qui vit et enseigne lui-même au Mexique – nous invitait à entendre les nouvelles mélodies des luttes, leurs potentialités nécessairement inédites, leurs contradictions et leurs attachements partagés à la critique du pouvoir et de l'État. Dans cette optique, l'espoir d'un changement radical du monde ne résidait plus (ou pas) dans la laborieuse conscientisation des masses par une avant-garde, mais dans les révoltes quotidiennes des gens ordinaires et dans l'autodétermination de leurs activités.

*John Holloway nous présente Crack Capitalism comme étant la fille de ce précédent livre, une fille qui, selon nous, assume fièrement ses origines mais qui mène sa propre vie en toute liberté. C'est bien la suite autonome de l'argumentation de *Changer le monde sans prendre le pouvoir* que livre l'auteur. Il ne s'agit plus de démontrer l'invalidité du pouvoir d'État et sa nature intrinsèquement répressive. À contre-pied de nombre d'approches révolutionnaires prônant la destruction du capitalisme pour permettre l'avènement d'un monde meilleur dans un avenir lointain, John Holloway propose une lecture mettant en évidence l'actualité, ici et maintenant, de penser et d'agir pour faire advenir un tel monde. Il pointe un système au bord de l'explosion, fissuré de toutes parts, se raidissant pour tenter de se maintenir. C'est dans ces*

brèches, leurs espaces et leurs temporalités, que l'auteur décèle la possibilité de changer le monde. Dans la logique positive du capital, nous sommes des forces inadaptées, négatives, et cela parce que nous sommes à la recherche d'activités utiles, désirables et autodéterminées, parce que nous essayons constamment, difficilement, d'affirmer notre dignité bafouée par le capital.

Les thèses de ce livre sont d'ailleurs à apprécier à l'aune de tous les événements inattendus qui se sont produits depuis sa rédaction en 2010, à savoir la vague de soulèvements dans les pays arabes, le mouvement des Indignados en Espagne, le mouvement des Places en Grèce, celui d'Occupy Wall Street aux États-Unis, celui de la place Taksim en Turquie, le mouvement des parapluies à Hong Kong, la vague de grèves toujours plus puissante en Chine, ou encore les différentes « zones à défendre » (ZAD), pour n'en citer que quelques-uns.

John Holloway renverse l'angle des analyses du capitalisme qui, trop souvent, mettent en relief tout ce qui constitue sa force. À l'opposé des formes d'anticapitalisme qui génèrent plus de découragement que de prise en compte de nos capacités émancipatrices, il nous invite à repérer les faiblesses du capitalisme, ses fissures, les brèches que nous pouvons ouvrir, élargir et éventuellement faire converger. Mais ces échappées vers un autre monde possible sont constamment menacées comme l'ont illustré également bien des événements récents. Les brèches peuvent momentanément se refermer, les aspirations libératrices peuvent régresser ou être écrasées par de terribles répressions.

Ainsi, ce livre permet d'aborder la crise économique avant tout comme une crise sociale de la domination, comme une période où le capital dit à chacun d'entre nous : « Tu n'es pas encore assez corvéable, tu ne me permets pas d'accumuler assez de profit. Il m'en faut toujours plus et toujours plus vite. » D'où les rhétoriques gouvernementales angoissées sur la nécessité de nous sacrifier pour payer la dette de l'État et pour payer les dépenses exorbitantes consacrées à la police et à l'armée sous prétexte de guerre contre « le terrorisme », au détriment des besoins vitaux concernant la santé, le logement, l'éducation, la culture et la préservation de l'environnement. D'où les politiques « sécuritaires » des États pour discipliner, dissuader et mater les révoltes et contestations. À quoi nous pouvons répondre audacieusement, en nous appuyant sur l'argumentation de John Holloway : « Nous sommes la crise du capitalisme et nous devrions en être fiers. Nous ne voulons pas nous conformer aux exigences du capital. Nous voulons briser toutes ses barrières et ses frontières, et, qui plus est, nous avons les moyens de créer un monde différent. »

Ces renversements sont cruciaux aujourd'hui, non seulement pour décrypter la crise du capital et les mouvements sociaux qui se développent, mais aussi dans un même mouvement pour étayer nos perspectives théoriques et pratiques. Car ce sont l'ensemble des notions que John Holloway renverse et réarticule dans la perspective d'un changement radical du monde-tel-qu'il-va : le travail, l'argent, le temps, le genre, le langage, la nature, les masques sociaux, etc. Autant de questions qu'esquivent,

ou pire que rigidifient, les théories traditionnelles. Le point d'appui essentiel de la critique est en effet de ne pas considérer le capitalisme de façon réductrice et réifiée, comme une machinerie qui nous serait extérieure. La crise n'est pas une chose dont nous pourrions obliger les capitalistes à payer le prix. « Le capital est un rapport social médiatisé par des choses », écrivait Marx ; ce sont toutes les modalités du capitalisme qui doivent être envisagées comme des relations sociales instables et contradictoires.

Pour opérer ce renversement, John Holloway construit une argumentation étayée d'exemples vivants et de métaphores suggestives ; ce qui l'amène à mobiliser des concepts et des théories que l'académisme et les dogmes politiques taisent, maltraitent ou abordent de manière élitiste. Ce faisant, l'auteur nous rappelle qu'on ne peut dissocier théorie et pratique ; les idées étant des choses bien trop sérieuses pour n'être laissées qu'aux intellectuels reconnus, et l'organisation d'un changement radical bien trop urgente pour n'être confiée qu'aux partis politiques et à leurs militants. Pour autant, on aura compris d'emblée que l'analyse proposée dans ce livre est exigeante. Elle est étrangère aux facilités d'un spontanéisme superficiel prétendant pourvoir à tout par ses slogans, ses dénonciations et un activisme convenu qui n'évite pas, en définitive, d'être encore une forme d'avant-gardisme se substituant à l'action des gens ordinaires que nous sommes toutes et tous.

Avec beaucoup d'allant, le lecteur est ainsi invité à aborder de façon renouvelée des textes fondamentaux de Karl Marx. Toute relecture de Marx pose davantage de

problèmes qu'elle ne peut en résoudre. Mais s'en tenir aux résultats des lectures classiques, c'est proprement s'enfermer dans des impasses intellectuelles et politiques, dans un espace mental où les concepts ne sont plus interrogés, où ils s'imposent comme des fétiches indiscutables. Il en va ainsi du travail qui est trop souvent perçu comme une donnée en soi positive, transhistorique et non contradictoire. La critique du travail est en effet pour John Holloway un point central.

Repartant de la distinction de Marx entre travail concret producteur de valeurs d'usage et travail abstrait producteur de valeurs d'échange et donc du capital, l'auteur procède ici à une critique du travail originale. Elle a déjà soulevé des interrogations et suscité des objections. Pour mettre en relief la contradiction qui réside dans cette double nature du travail, il choisit d'appeler le faire, le travail concret et les activités utiles de millions de gens qui n'ont pas pour fonction de créer et de valoriser le capital. En réalité, précise-t-il, c'est avec peine que ce faire affleure à la surface, peut être reconnu et pris en compte par nous, tellement le travail abstrait, aliéné et aliénant, envahit tous les recoins des relations sociales et de notre esprit, s'impose comme une donnée « objective » indépassable. Il y a donc une lutte sourde ou ouverte entre notre faire concret axé sur le qualitatif et sur notre potentiel créatif, et le travail abstrait, axé sur le quantitatif et nourrissant exclusivement le capital.

Le travail abstrait se trouve au cœur des processus d'abstraction des rapports humains qui se sont constitués historiquement, au travers de confrontations, et ont

envahi tous les domaines. Le travail et le capital sont ainsi pensés comme intimement liés. La crise de l'un est aussi la crise de l'autre. Cela se traduit très prosaïquement par le fait que les salariés sont de plus en plus écœurés par un travail vécu comme insensé, toxique, minant leur santé, les acculant parfois à la dépression ou au suicide. Cet angle d'analyse tourne le dos à la valorisation en soi du travail productif porté pendant plus d'un siècle par la plus grande partie du mouvement ouvrier organisé, au lieu de faire vivre au sein des travailleurs l'exigence de l'abolition du salariat, la nécessité de mettre fin au travail abstrait, au capital et aux relations étouffantes et destructrices pour la nature comme pour l'humanité qui se tissent autour en permanence. C'est ce processus-là qu'il s'agit de cesser d'accompagner et de fabriquer.

Le lecteur appréciera la façon dont l'auteur montre que ces processus constitutifs du capitalisme forgent des rôles sociaux, des identités rigides, ce qui entraîne des clôtures, des séparations, des définitions et des classements hiérarchiques. Ils créent des formes déterminées de sexualité, de langage ou de perception du temps, d'un temps devenu homogène, abstrait, mesurables par les horloges du capital. Or, pour sortir aussi du capitalisme dans ce domaine, il s'agit de penser sérieusement à prendre « du bon temps », du temps qui ne profite pas au capital mais répond à nos désirs.

Ce que nous découvrons il y a vingt-deux ans à l'occasion du soulèvement des zapatistes au Chiapas, dans leurs expériences et les textes admirablement poétiques du

sous-commandant Marcos, nous l'approchons ici à nouveau de manière théorique et non moins vivante. C'est ainsi que John Holloway nous confronte aux questions des identités et du « non-identique » développées par la première génération de l'École de Francfort* et reprises par certains penseurs à l'écart des marxismes prétendant à l'orthodoxie. Pour ces penseurs, et plus particulièrement pour Theodor Adorno dont John Holloway s'inspire, face au monde bureaucratique et choséifié de la valeur d'échange, face aux processus aliénants et mortifères d'assignation à une identité, de classification relayés par les théorisations bourgeoises, il faut mettre en œuvre une dialectique négative, disloquant les constructions intellectuelles totalisantes, les concepts se présentant comme homogènes et stables. Cette approche est attentive aux expériences sensibles qui débordent les formes sociales capitalistes fétichisées, contestent les faits établis, empêchent que les singularités soient noyées dans les généralités en surplomb du scientisme et de l'économisme.

C'est donc à nouveau l'occasion pour nous de nous réjouir de pouvoir mettre en regard et de confronter de façon fructueuse ce livre de John Holloway à quelques autres contributions essentielles disponibles en français, à savoir *Critique du travail* de Jean-Marie Vincent, *L'Espace public oppositionnel* d'Oskar Negt, *Temps, travail et domination sociale* de Moishe Postone, *Crédit à mort* d'Anselm Jappe, *Conscience de casse*

* Voir notamment, Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, *La Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974, et Theodor W. Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Payot, 2003, et du même auteur, *Société : intégration, désintégration. Écrits sociologiques*, Paris, Payot, 2011.

d'Alexander Neumann. La différence des approches ne doit pas masquer ce qui est l'objectif commun des analyses critiques de la valeur, du travail, du salariat et de la marchandise, à savoir de dévoiler et de dissoudre inlassablement à leur niveau tous les processus d'abstraction et, en particulier, ceux qui risquent en permanence d'affecter les armes même de la critique et donc la perception des acteurs qui fabriquent le capitalisme, mais qui peuvent donc aussi le briser.*

Nos cultures politiques sont bousculées par l'approche proposée par Crack Capitalism, et ce sont véritablement de nouvelles mélodies de lutte que nous apprenons à écouter et dont nous découvrons les harmonieuses dissonances. Est-il nécessaire de classifier et hiérarchiser les luttes anticapitalistes? Existe-t-il des formules révolutionnaires plus efficaces que d'autres? Faut-il mettre en cause le travail lui-même ou seulement défendre l'emploi? Faut-il critiquer l'argent ou seulement défendre le pouvoir d'achat? Quelles places pour l'autorité et l'identité dans le mouvement social? Voilà quelques-unes des questions pressantes que nous pose ce livre, en nous invitant à penser, à faire différemment, pour arrêter de reproduire le capitalisme et pour exploiter toutes ses failles. Ce faisant, Crack Capitalism nous incite à fixer notre propre agenda des luttes et à ne pas nous conformer à celui

**Jean-Marie Vincent, Critique du travail, le faire et l'agir, Paris, PUF, 1987, en accès libre sur <http://theoriecritique.free.fr/4emegeneration.html>. Oskar Negt, L'Espace public oppositionnel, Paris, Payot, 2007. Moishe Postone, Temps, travail et domination sociale, Paris, Mille et une nuits, 2009. Anselm Jappe, Crédit à mort, Fécamp, Lignes, 2011. Alexander Neumann, Conscience de casse, la sociologie critique de l'École de Francfort, Paris, La 4^e Génération, 2010, <http://theoriecritique.free.fr/4emegeneration.html>.*

établi par le capitalisme, celui où il nous attend pour nous défaire, par ses manœuvres et sa violence. Imagination, créativité, effet de surprise, c'est sur ce terrain-là que nos luttes peuvent défaire le capitalisme.

L'argumentation de John Holloway résonnera amplement parmi les indignés, les insoumis et réfractaires de partout, les révoltés de toutes conditions, toutes celles et ceux qui ressentent l'urgence de se débarrasser du capitalisme, sans avoir pour autant de certitudes et de réponse unilatérale. Sur le chemin que nous invite à emprunter Crack Capitalism, ce sont les brèches dans le capital, notre simple dignité, nos altérités, nos inadaptations au capital, notre implication quotidienne dans un tissu social que nous rejetons, que nous souhaitons différent et meilleur, qui rendent possible et actuel l'effondrement du capitalisme. Il n'y a pas de guides ni de parcours préétablis. Mais sur ce chemin, John Holloway nous propose, à l'instar des zapatistes et de bien d'autres personnes dans le monde, de marcher en nous interrogeant (« asking-we-walk »), de toujours refuser et de créer, ici et maintenant.

Julien Bordier et José Chatroussat

